

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 17 (1865)

Artikel: Sur l'éducation
Autor: Kœtschet, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SUR L'ÉDUCATION

par M. L'ABBÉ PIERRE KÆTSCHET.

La vie de l'homme n'est en réalité qu'une grande éducation dont le perfectionnement est le but.

DE GÉRANDO.

L'éducation de la jeunesse est une chose souverainement digne d'occuper les esprits sérieux et dévoués au bien. Il est facile en effet de comprendre que c'est l'œuvre fondamentale de la société et de la religion. « J'ai toujours pensé, disait Leibnitz, qu'on réformerait la société, si l'on réformait l'éducation de la jeunesse. » Cet homme célèbre disait encore : « La bonne éducation de la jeunesse est le premier fondement de la félicité humaine. »

S'il en est ainsi, tout homme sérieux doit donc viser à obtenir un résultat si important. Je comprends qu'il y a peut-être témérité de ma part d'aborder un sujet d'une telle importance dans une réunion d'hommes infiniment plus capables que moi de traiter cette matière. Aussi j'ai hâte de dire que ce ne sont pas mes idées propres que j'ai l'honneur d'exprimer devant vous, mais les idées d'hommes experts ou pratiques, idées qui ne sont que le fruit de mes lectures sur cette importante question, l'éducation de la jeunesse.

Comme nous nous occupons spécialement ici de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, voici les points qui devraient attirer surtout notre attention : nous devrions examiner ce que c'est que l'*enfant*, les ressources et les obstacles qui se rencontrent en lui, puis, ce que doit être l'éducation pour son *intelligence*, pour son *cœur*, pour sa *volonté* et même pour ses *manières*, sujet trop long pour le temps que nous pouvons consacrer à ce travail ; nous ne parlerons donc que de ce que doit être l'éducation pour la *volonté* du jeune homme.

Dans la vie morale de l'homme, la lumière de l'intelligence

est le flambeau qui l'éclaire, l'inclination du cœur, le mouvement qui l'anime, et la détermination de la volonté, la main qui agit.

On voit par là que de toutes les facultés de l'âme, la plus importante par le rôle qu'elle joue et par l'empire qu'elle exerce, c'est la volonté. C'est celle par conséquent dont l'éducation demande le plus de soins. On a fait beaucoup sans doute en dirigeant le cœur d'un enfant, en lui apprenant à aimer ce qui mérite son amour ; mais ce serait peu, si cet amour ne devait être efficace et s'il n'aboutissait aux résultats positifs de la volonté. L'étude elle-même, l'instruction de l'esprit, pour laquelle on néglige trop souvent l'éducation des autres facultés, comment deviendrait-elle étendue et solide, sans le secours d'une volonté persévérante ?

« La science, c'est la volonté, » disait Bacon. Il faut donc de toute nécessité que l'enfant apprenne à vouloir, c'est-à-dire qu'il apprenne à se déterminer, à agir conformément aux nobles inclinations du cœur.

Apprendre à vouloir ! Mais cela se peut-il ? La volonté de l'enfant n'habite-t-elle pas un sanctuaire inaccessible, où nul ne peut pénétrer qu'avec le consentement de celui qui en est le maître ? — Oui, sans doute, mais il est un chemin secret pour arriver à cette retraite intime, il est une clef qui en ouvre l'entrée, il est enfin un art qui fait céder, qui rend docile, qui détermine cette faculté libre, et c'est l'amour, la persuasion.

Il y a longtemps qu'un moraliste sublime, saint Augustin, sur une question de devoirs, faisait cette réponse fameuse, qui doit être la grande règle de quiconque s'occupe de l'éducation de l'enfant : « Aimez, disait-il, aimez d'abord, faites ensuite ce que vous voudrez. *Ama et fac quod vis.* » Telle doit être notre devise, quand il s'agit d'éducation. Celui qui aime est si habile à discerner les caractères, à choisir les moyens, à inventer des ressources inconnues à tout autre ! « Aimer, c'est voir, dit encore saint Augustin. *Amare, videre est.* » C'est la science du cœur.

Il faut donc aimer, prouver son amour par un dévouement sans bornes, et l'on aura un accès facile dans l'âme. Alors

pénétrant jusqu'à la volonté, on la verra, soumise à nos conseils, s'incliner, s'assouplir, suivre fidèlement nos moindres désirs, parce qu'elle sait qu'on ne lui commande que par amour, que pour son utilité et pour son bonheur. L'âme obéit alors parce qu'elle aime ; elle aime parce qu'elle se sent aimée.

Il y a ici une loi de la nature. Celui qui commande inspire naturellement la crainte ; il faut que par condescendance, il témoigne le premier son affection ; car l'*amour descend*. Dieu lui-même, en qui se trouve la plénitude de ce foyer divin, s'est d'abord incliné vers nous ; et en se penchant vers son indigente créature, à quel degré n'est-il pas descendu ! « Aimons Dieu, dit St-Paul, parce qu'il nous a aimés le premier. *Ipsè prior delixit nos*. Parole profonde, et qui renferme un principe d'une portée immense dans l'art de conduire les hommes !

Fénelon regardait l'affection d'un enfant comme un des plus puissants mobiles pour l'éducation de la volonté : « Dès qu'un enfant est capable d'amitié, disait-il, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui ou à un lien assuré pour l'attacher au bien. »

Mais comment obtenir cette amitié des enfants ? Le seul moyen de se les attacher, c'est de les aimer sans faiblesse, d'être doux avec eux, de leur prouver par des effets une bonté vraie, généreuse, dévouée. « C'est d'abord, dit saint Ambroise, par une raison calme, puis par une tendre bonté que l'on peut gagner l'affection ; cette bonté, qui est populaire, charme tout le monde, et rien ne s'insinue plus facilement dans les cœurs. » Là, réside tout le secret de gagner les hommes et de les faire agir à son gré.

L'éducation de la volonté est une chose qui se passe principalement entre l'enfant et son guide spirituel ; celui-ci, comme représentant de Dieu, y joue un rôle bien important. « Si j'osais, dit M. Ch. Sainte-Foi, je l'appellerais un professeur de volonté. » C'est lui, en effet, qui mieux que tout autre, apprend à l'enfant la science de vouloir, parce que connaissant tous ses penchants, toutes ses inclinations, toutes les proportions de son cœur, il voit les endroits faibles de l'âme qu'il faut fortifier par les secours de la religion.

Que deviendrait l'enfant, si l'on ne s'appliquait surtout à former sa volonté au bien en lui inspirant, par des enseignements salutaires, la noble et généreuse habitude de vouloir ce que Dieu, la conscience, le devoir, sa position demandent de lui ? Sans cela, que serait-ce que la vie ? Souvent frappé des beautés de la vertu, et déjà sur le point d'y atteindre, il sentirait son cœur s'y porter, et comme prêt à agir conformément à cet attrait instinctif ; mais la force lui manquerait toujours pour accomplir les plus heureux desseins. De là, ces désirs si fréquents, mais si vains, ces résolutions toujours renouvelées et toujours impuissantes. Car pour suivre efficacement le mouvement d'un cœur qui sait voir et goûter le bien, il faut une force intérieure qui soit disposée à tout pour en venir aux actes *positifs*. La vertu est à ce prix.

Ce qui manque à la plupart des hommes, c'est bien moins la vue du bien et la propension instinctive à l'accomplir, que l'énergie qui sait commander aux sens, faire taire les passions, dire à tous les obstacles : « Non ! » et se tourner du côté de la vertu, en lui disant : « Oui, je serai fidèle, je le veux, quoiqu'il m'en coûte !... »

Lorsque notre divin Maître désirait accorder une grande faveur, opérer un prodige ; lorsqu'il proposait les voies de la perfection, les grâces du salut et la gloire du ciel, il n'offrait tous ces biens qu'à une volonté courageuse et déterminée. C'était toujours : « *Voulez-vous ! Si quelqu'un veut... Voulez-vous être guéri ?... Si vous voulez entrer dans la vie...* Comme si la volonté était la clef de tous les biens de la terre et du ciel.

Qu'est-ce qu'un jeune homme qui n'est pas avant tout formé à vouloir ? Il n'a ni suite dans ses pensées, ni vigueur dans ses sentiments, ni solidité dans ses goûts et ses affections, ni persévérance dans sa conduite. On le verra commencer toujours, et n'achever jamais ; promettre le bien et retomber dans le mal. Les bons désirs ne lui manquent pas, mais ils sont stériles : « de sorte qu'on peut le comparer à ces soldats en peinture qu'on voit toujours le bras levé et l'épée haute sur la tête de leurs ennemis, mais qui ne déchargent jamais leurs coups. »

Les qualités les plus brillantes de l'esprit, le génie, la fortune, la gloire, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, qu'est-ce que tout cela sans une volonté forte et persévérante pour faire usage de ces dons précieux ?

— Hélas ! tout est fragile ici-bas, tout peut s'écrouler d'un jour à l'autre ; une seule chose reste debout, au milieu de cet amas des vanités du monde, c'est la volonté forte et généreuse de l'homme vertueux. *Justum et tenacem propositi virum*, a dit Horace.

Quel triste spectacle que celui d'un homme qui ne sait pas vouloir, et devient ainsi l'esclave de la frivolité et du plaisir ! Considérez-le, il cède comme un sol sans consistance sous la pression la plus faible. Le manque de force morale dans sa vie, fait qu'il n'inspire aucune confiance. Ses amis les plus chers ne peuvent compter sur lui. Que dis-je ? le peut-il lui-même ? Livré à ses caprices bizarres et inconstants, esclave du respect humain, il ne sait jamais se déterminer par un effort généreux.

Autour de lui, il voit des hommes résolus, énergiques ; alors se repliant sur lui-même, honteux de sa propre faiblesse, il n'éprouve qu'une confusion profonde. La supériorité morale des autres l'écrase et l'humilie. Eh bien, que cet homme soit mis dans une situation difficile, qui exige un coup-d'œil prompt, une résolution courageuse, quelle sera sa contenance ?

Il ne sait ni soutenir la prospérité qui l'exalte, ni l'adversité qui le renverse, ni la maladie qui l'abat ; il ne peut goûter longtemps le plaisir même dont il abuse ; tout lui devient un sujet de trouble et d'ennui. Est-ce là un homme ? Et qu'est-ce que la société, sa famille, ses amis en peuvent attendre ?

Au contraire, voyez ce jeune homme à qui l'éducation a formé une volonté ferme et persévérante. Il s'avance dans la vie : quel calme, quelle égalité, quel noble courage ! Ne dirait-on pas qu'il y a en lui une force intime, un ressort mystérieux qui sait réagir contre tous les obstacles intérieurs ou extérieurs, poursuivre la loi divine ? Il le possède en effet, ce ressort caché : c'est sa *volonté* aidée d'un céleste secours,

C'est par elle qu'il remplit tous ses devoirs, car c'est par elle qu'il peut *s'abstenir et supporter*.

En l'accoutumant à souffrir, elle le met en état d'exécuter les entreprises les plus difficiles; car, *qui peut souffrir peut tout oser*, a dit Vauvenargues. Soutenue par la grâce, la volonté affermit en lui ces habitudes qui, selon la belle expression de Bernardin de Saint-Pierre, *sont des câbles qui attachent notre cœur à Dieu*.

La volonté l'initie à la science difficile du commandement, si sa position doit l'obliger un jour à l'exercer. *Gouverner, c'est vouloir*, a dit Lamennais; *on ne gouverne pas avec des idées, mais avec une volonté ferme et constante*, et avant de commander aux autres, il faut savoir se commander à soi-même.

Enfin, sa volonté donne de la consistance et de la suite à tous ses sentiments: ses affections sont aussi solides que profondes; son amitié est sûre; on peut lui confier un secret, et, quand il parle, la plus entière sécurité demeure à ceux qui reçoivent ses promesses.

Il peut faillir, car il est homme, mais ses retours sont prompts, généreux et portent l'empreinte de son énergique volonté, qui semble s'affermir encore par l'expérience de ses fautes. Inaccessible au découragement, il ne se laisse jamais abattre, et la lumière de l'espérance brille toujours pour lui jusque dans les nuits les plus sombres. La mort elle-même ne le consternerait pas; jusqu'au seuil du tombeau, il trouvera dans son attachement inviolable au bien et à la religion les plus douces consolations.

On dira: Il n'est pas possible à tous d'avoir une volonté énergique. — Principe aussi faux en lui-même qu'il serait funeste dans ses conséquences! Je veux bien que pour l'imagination, le goût, la mémoire, certains obstacles naturels peuvent entraver leur exercice. Mais pour la volonté il n'en est pas de même, parce qu'elle est comme le caractère distinctif de l'homme, à qui elle est indispensablement nécessaire. D'où il suit évidemment qu'il peut toujours l'acquérir, comme un moyen suprême sans lequel il ne pourrait atteindre sa fin,

Aussi, de toutes les puissances de l'âme, il n'en est pas une seule qui puisse aussi facilement se fortifier par l'exercice.

Exercer sa volonté, en produire des actes fréquents, suivis, réglés, voilà le grand moyen d'éducation pour cette faculté si importante. Du reste, les occasions ne manquent jamais. Qu'est-ce que la vie, sinon un enchaînement continu de devoirs à remplir? Eh bien! c'est par l'accomplissement fidèle de toutes ces obligations si diverses que la volonté se préparera à faire face aux occasions les plus graves.

Mais qui sera là pour dire sans cesse à la volonté ce qu'il faut faire? — L'autorité, la loi, le devoir. — Qui la garantira de l'inconstance et lui donnera l'esprit d'enchaînement et de suite? — L'obéissance.

Oui, l'obéissance! voilà la grande école de la volonté! Mais une obéissance élevée, qui sent qu'elle accomplit un devoir et qu'elle se soumet à l'ordre. L'obéissance! mais une obéissance prompte, qui n'attend pas la menace; une obéissance généreuse, qui n'agit jamais par crainte du châtimement ou de la réprimande; enfin une obéissance aimante, qui puise dans le cœur son principe, sa vie, son aliment et la garantie de sa fidélité. J'ajouterai une *obéissance chrétienne*, qui voit Dieu dans celui qui commande. C'est cette obéissance qui, appuyée sur la parole de l'Évangile, trouve dans l'accomplissement des devoirs les plus obscurs, l'occupation la plus sublime et la plus méritoire, celle de faire le bon plaisir de Dieu.

Qu'il est beau, qu'il est grand d'obéir de la sorte! Mais combien l'enfant obéira avec plus de facilité et d'empressement, s'il voit que ses maîtres sont eux-mêmes par état des hommes d'obéissance, et par conséquent de vertu et de dévouement!

Le Maître de toute sagesse, le Sauveur du monde, passa les trente premières années de sa vie dans l'asile le plus humble et au milieu des plus obscurs travaux. L'obéissance réglait toutes ses actions, et l'Évangile résume sa vie cachée par cette parole qui doit jeter une vive lumière sur l'éducation de la jeunesse: *Il leur était soumis! Erat subditus illis!* Et pourtant cet enfant était un Dieu!! Quelle leçon d'obéissance! Quel enseignement sublime et fécond!

Comme nous venons de la présenter, l'éducation de la volonté est une sève de vie, qui, partant du cœur où elle a son principe, se ramifie dans les autres facultés et passe de là dans tous les actes de la vie, comme la sève naturelle circule et s'infiltré dans la tige, et de là dans tous les rameaux d'une plante, pour se transformer en fleurs et en fruits.

Mais voyez ce qui arrive dans cette végétation d'arbre. La sève, pour s'y maintenir et circuler librement, a besoin d'être protégée par une écorce dure, grossière, et qui ne paraît, au premier abord, d'aucune utilité, quoiqu'elle soit en réalité d'un secours indispensable. En effet, qu'on enlève cette écorce protectrice, qu'arrivera-t-il ? La sève, n'étant plus renfermée, se perdra, se desséchera et l'arbre ne tardera pas à périr.

Or, il y a pour l'éducation de la volonté, qui est cette sève morale de l'enfant, il y a une écorce protectrice et tutélaire, c'est la *discipline*, moyen indispensable à tout enseignement comme à toute éducation. *Toute la force de l'éducation*, dit Platon, *est dans une discipline bien entendue.*

Voilà pourquoi dans toutes les maisons où l'on élève la jeunesse, ainsi que dans toute société bien organisée, il y a ce qu'on appelle *un règlement écrit*, qui est l'expression des principales règles d'une sage discipline, et l'occasion d'une obéissance continuelle.

« La discipline, dit M^{sr} Dupanloup, est la protectrice de la » piété et de la foi des enfants, la gardienne des mœurs, la » garantie des fortes études, l'inspiratrice du bon esprit, la » conservatrice de la docilité, du respect, de l'affection même, » la maîtresse, la dispensatrice et la trésorière du temps, le nerf » de tout règlement, et, quand il faut, la vengeresse des in- » fractions. »

Mais que cette discipline ne soit jamais violente, qu'elle repose sur un sentiment paternel, alors elle ne réclamera l'ordre que pour l'utilité de ceux à qui il est imposé, et elle aimera toujours mieux prévenir le mal que d'avoir à le réprimer.

Une chose qu'on ne doit jamais oublier, c'est que l'enfant est libre, et qu'il faut le porter à vouloir. Or, une discipline trop dure, des coups, par exemple, agissent sur le corps, mais

non pas sur la volonté, qui, dans son sanctuaire intérieur et inaccessible, peut toujours dire : Non, même en subissant l'empire de la force matérielle. L'enfant a toujours une résistance secrète contre celui qui le violente ; et ce refus intérieur, rien ne saurait l'empêcher.

Lorsqu'on parle de *briser la volonté d'un enfant*, il n'est nullement question de détruire ou de forcer cette faculté libre : il s'agit seulement d'user à son égard d'autorité et de persuasion pour lui ôter sa roideur, lui donner cette souplesse qui lui permette de se plier à tous les détails du devoir, en un mot, en faire un instrument docile, qui suive comme naturellement la lumière d'un esprit élevé et l'impulsion d'un cœur vertueux. Entendre autrement cette parole, ce serait tomber dans un étrange abus.

Toutefois, il faudrait bien peu connaître certaine nature de jeunes enfants moins sensibles, pour exiger qu'on n'employât jamais d'autres moyens que ceux qui sont exempts de toute rigueur matérielle. On connaît cette parole de Henri IV à la reine : « Ma mie, vous pleurez quand je donne le fouet à notre » fils, mais c'est pour son bien, et la peine que je vous fais à » présent vous épargnera un jour bien des peines plus grandes. »

Du reste, *la discipline la plus formidable*, dit avec raison M. Laurentie, *peut cacher des vices affreux*. Combien d'exemples n'en pourrait-on pas trouver dans bien des collèges ! Il en résulte que les jeunes gens ne conservent des années de leurs études que des souvenirs pénibles de devoirs, de leçons, de surveillance, de reproches et de punitions, mais rien qui réjouisse le cœur, qui le fasse vivre. Leur adolescence a été une saison déflourie, dépoétisée. Ils n'ont aimé ni leurs maîtres, ni leur devoir, ni la vertu. Leur cœur est demeuré stérile, leur volonté impuissante ; on leur a commandé, on les a punis, mais on ne les a pas formés. Aussi, n'aspirent-ils qu'à ce moment fortuné qui, les délivrant d'un joug odieux et inutile, leur donnera cette liberté imaginaire qu'ils se représentent comme l'idéal du bonheur !

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque, et aprici gramine campi.

(HORACE.)

Parmi les bienfaits qu'apporte dans l'éducation une discipline sagement comprise, un des plus remarquables, c'est le *silence*, qui oblige les enfants à *faire attention*. Lorsqu'il est attentif, l'enfant *fait* quelque chose, il dirige ses facultés vers celui qui parle ou qui conseille; il saisit l'enseignement, l'exemple, la pieuse inspiration, il s'assimile l'élément de l'éducation; il fait beaucoup, parce qu'il fait attention.

Or, c'est là, pour le dire en passant, une des habitudes les plus importantes à donner à un enfant. Toute sa vie s'en ressentira. « C'est la force d'attention, dit Blair, qui, le plus souvent, distingue de la foule l'homme doué de grandes qualités. Les êtres vulgaires ne reconnaissent ni règle, ni but dans leur marche aventureuse. Les objets flottent sans lien à la surface de leur âme, pareils à des feuilles que le vent fait voler de tous côtés et disperse à la surface de l'eau. »

« C'est aussi la discipline, dit M^{sr} Dupanloup, qui commande et impose le silence. Or, le silence est une leçon salubre qui assure le succès de toutes les autres. En maintenant le silence en classe, par exemple, la discipline arrête l'élan d'une curiosité indiscrette, ménage à la réponse le temps de parvenir à la maturité convenable, et ne tolère ainsi dans le sanctuaire de la science que des paroles dignes et graves, empreintes d'une douce aménité. »

On croit quelquefois se concilier davantage l'affection des enfants en leur laissant toute leur liberté; quelle erreur? Les enfants possèdent en eux le germe du bien et de l'ordre; ils ont bientôt fait de juger et d'apprécier un maître trop indulgent. Du reste, la crainte de l'impopularité, ici comme ailleurs, est inconciliable avec le devoir; et la manière la plus sûre pour ne perdre ni l'affection, ni le respect des enfants, c'est d'avoir une discipline qui, sans être d'une austérité exagérée, se trouve également loin d'une indulgence qui ne serait que faiblesse, suivant cette maxime de Quintilien: « Que le maître n'ait pas une sévérité trop sombre ni une indulgence trop

» facile, de peur que l'une ne lui attire la haine, et l'autre le
» mépris (1). »

C'est par cette discipline paternelle et salutaire que la volonté de l'enfant maintenue dans la ligne du devoir, s'habitue à y demeurer toujours. Heureuse habitude, arme puissante, expédient fécond dans sa simplicité même, qui lui rendra possibles les entreprises les plus difficiles ! *Car, dans la vie, il y a des voies qui conduisent à toutes choses ; et si nous avons assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens,* a dit La Rochefoucauld.

(1) Non austeritas ejus tristis, non dissoluta sit comitas, ne inde odium, hinc contemptus oriatur. (II. 2.).

